

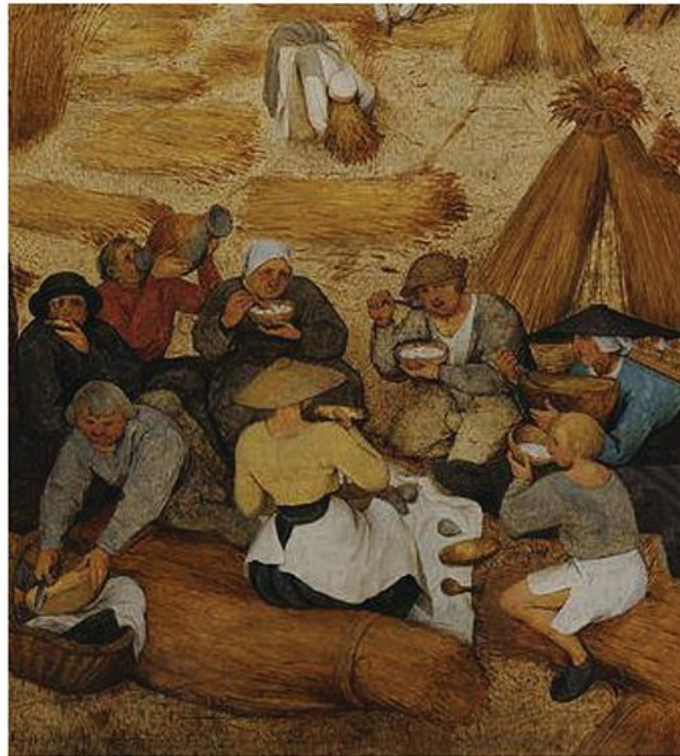
Le cadeau

Annick Demouzon

Annick Demouzon

Enterrement des morts

Nouvelles



Leoforio 
éditions

© Leoforio éditions

Le cadeau

La vieille est assise sur sa chaise. Elle écosse des petits pois, qu'elle a cultivés avec son vieux, au jardin du bord de l'eau. Les fenêtres des maisons, tout autour, la regardent.

Elle est seule. À cette heure, ils sont ailleurs, les autres. Au travail, au bistrot, en balade...

Elle, elle ne se balade plus. Depuis longtemps. Elle a de trop mauvaises jambes, et ça ne lui fait plus guère envie, de se balader. Où irait-elle ? Et puis : est-ce encore de son âge ? Alors elle préfère rester dans la cour, à éplucher ses petits pois, et elle pense à la vie. Elle revoit son passé, fait le point sur le présent, interroge le futur. Pour être prête, quand le jour viendra.

Partir ne lui fait plus peur, désormais, depuis le temps qu'elle y pense. Ce qui l'ennuie, elle, c'est d'être seule.

Elle a beau vivre ici depuis des lustres, elle a toujours gardé en elle ce sentiment déroutant d'être seule — elle ne sait pourquoi. Pourtant, ils sont nombreux dans la courée et elle les connaît tous. C'est souvent qu'elle discute avec eux. De tout, de rien, et de n'importe quoi — tout ça, c'est du pareil au même. Et, eux, ils se disent sans doute que c'est une bonne vieille, même si — ça lui arrive — elle se montre un peu bourruée parfois, mais une bonne vieille, parce qu'elle leur parle d'eux, qu'elle leur pose les questions qu'il faut, des questions qui n'ont pas besoin de vraies réponses. Depuis le temps qu'elle la traverse, la vie, elle a appris et elle sait y faire avec les gens.

Même si, en fait, d'eux, elle s'en fiche un peu. Mais puisqu'ils sont là, elle leur parle, leur fait un sourire quand ils passent — ça fait toujours du bien et ça coûte quoi ? Pourquoi ne pas se dire un mot puisqu'on vit presque ensemble ? Elle les laisse se raconter, acquiesce d'un grognement, hoche du bonnet : « Oui, oui, bien sûr », et ils s'en repartent tout contents. Ça leur rend les heures plus douces. Mais est-ce que, pour de bon, elle les écoute ? Et s'ils n'étaient pas là, lui manqueraient-ils ?

Ce qui lui manque, à elle, ce sont ses gosses.

Elle n'en a jamais eus. Et personne, ici, n'est venu lui demander si ça lui faisait de la peine, à elle, de ne pas en avoir. Pourtant, oui, ça lui en faisait. Et maintenant encore. Elle aurait bien aimé, des fois, qu'on lui en parle, de ça. Mais pas un mot. Personne.

Ses gamins — ceux qu'elle aurait dû avoir —, c'est souvent qu'elle y pense. Sa solitude au milieu des autres, c'est eux — eux qui ne sont pas et devraient être. C'est pour eux

qu'elle s'est gardée seule dans sa tête. Pour leur tenir la place, au cas où ils voudraient venir. Des années comme ça. Maintenant, évidemment, c'est trop tard, il y a bien belle lurette, mais, toute sa vie, ils ont été là, en elle, comme une attente, quelque chose qui... Ce n'est pas d'un coup que ça va changer.

Une voisine passe :

— Alors, la vieille, ça va ?

— Ça va. Et toi ?

— Oh moi...

Et voilà. On ne s'engage pas plus loin. Ce n'est pas nécessaire. Chacun est au courant de ce qu'il en est. À force de se côtoyer, on se connaît. La vie des autres, dans les courées, personne n'en ignore quoi que ce soit, du moins pour ce qui est de l'apparence, parce que ce qu'ils ont dans la tête, aucun n'en a vraiment idée et, pourtant, c'est ça qui compte le plus. La vieille le sait, elle qui a vécu jusqu'ici. Mais pourquoi irait-elle le leur dire ?

Quand elle a fini d'éplucher ses pois, elle attrape sa vieille cruche, se met à arroser ses fleurs à la fenêtre, leur parle d'une voix pleine d'amitié, pour qu'elles se sentent heureuses. Les autres devraient en faire autant, ce serait plus gai ici, avec des fleurs aux fenêtres au lieu de ces grands yeux mornes qui vous observent du haut de la cour.

— Alors, la mère, on arrose ?

— Ma foi...

La vie ici, c'est un peu terne. S'il n'y avait pas les fleurs.

Elle se rassied sur sa chaise, devant la porte. Elle est à nouveau seule. Et elle se demande quel jour on est. Elle cherche un moment dans sa vieille tête et, soudain, elle se rappelle. Bon Dieu, mais oui !

Lorsqu'elle avait marié le Jean, ils avaient fait un voyage de noce à la mer, tous les deux. Pas bien loin, qu'elle est la mer, mais ils n'y étaient jamais allés avant. Ni lui, ni elle.

Quand elle a vu ces étendues de sable aux tons de nacre, la dentelure infinie des vagues qui s'en venaient mourir au bord, le ciel épais sur l'horizon, dont le reflet faisait griser de vieil argent la plage. Et, courant vers la mer, ces longues traces scintillantes où s'échappaient, en ruisselant, les eaux... Quand elle a vu la mer, qu'elle a senti sur son visage le souffle frais du vent, qu'elle a pu inhaler à pleine goulée l'humidité salée de l'air, elle a pleuré.

C'était plus beau encore qu'elle ne l'avait rêvé.

Le Jean l'avait serrée dans ses bras, et avait bu sur son visage ces larmes de bonheur.

— Un jour, nous reviendrons, ma douce... un jour, quand nous aurons des marmots, des drôles qui te ressembleront, car ils te ressembleront.

— Ah, non ! avait-elle répliqué en riant, à toi ! Je veux qu'ils te ressemblent.

Ils n'y sont jamais retournés. Mais, aujourd'hui, d'y penser, elle en a envie, une envie qui la poigne, une envie qui est souffrance.

Elle regarde d'un œil lointain, autour d'elle, cette courée, où elle vit depuis toujours, depuis la date de son mariage avec Jean, et, aujourd'hui, peut-être pour la première fois, elle voudrait en partir, la quitter... revoir la mer, une dernière fois la mer, avant de mourir.

— Eh bien, la Marie, tu rêves encore ?

C'est Georges, un voisin.

— Penses-tu... J'ai à faire. Point le temps de rêver.

— Oui, oui, répond-il sans y croire.

Et il rejoint quatre à quatre son étage. Un brave homme, le Georges.

Elle se lève, va chercher sa corbeille de linge, posée par avance sur la toile cirée de la cuisine, et retourne sur sa chaise.

— Alors, Madame Jean, on est en forme ?

— Oh... en forme... à mon âge...

— Bah ! Vous nous enterrerez tous, des comme vous on n'en fait plus.

— On dit ça, mais...

Elle a repris son ouvrage, ravaude avec soin le linge de son homme, plissant les yeux derrière ses lunettes. Il a beau être vieux et moche maintenant, comme elle, ça l'émeut toujours un peu de tripoter sa vêtue. Lui, il n'en a pas idée, bien sûr, de ça, et ce n'est pas elle qui irait le lui dire. À leur âge, ils ne se font plus guère de cajoleries, mais souvent elle se le rappelle, comme il était quand il avait vingt ans et qu'elle l'a aimé, et c'est comme ça qu'elle le revoit, même après des années. Évidemment, c'est un peu ridicule, alors elle n'en parle à personne.

Domage, tout de même, qu'ils n'aient pas eu d'enfants, des gamins, ça aurait mis de la couleur dans leur vie. Comme les fleurs. L'amour, c'est ça qui nous tient debout. Et, les fleurs, ce sont un peu des enfants à aimer.

Et la voilà qui s'en va encore à rêver...

Elle n'a pas vu son vieux arriver. Mais, d'un coup, il est devant elle, plié en deux, tout sourire et le visage mangé de rides. Il lui jette :

— Bon anniversaire, ma douce.

Il porte, tendu devant lui, un petit bouquet, un bouquet rond, attendrissant, un bouquet de jeune fille. Il n'a pas oublié !

Elle se lève pour le remercier. Une larme a perlé au coin de ses yeux. Elle l'essuie d'un revers de sa manche. Et c'est à cet instant qu'elle les voit, les autres, ceux de la courée et, avec eux, des gens des autres cours. Ils se sont rassemblés autour d'eux, tous présents ou presque. Ça en fait, un de ces mondes !

Quelqu'un s'est avancé vers elle, lui tend une grosse potée de fleurs, des fleurs comme des soleils, qui vont longtemps éclairer la cour :

— De la part de tous vos voisins des courées, pour vos 60 ans de mariage !

— Oh !

Elle les mettra sur sa fenêtre.

— Et c'est pas tout. Regardez donc dans l'enveloppe ! On a pensé que pour vous deux... ensemble... Vous qu'avez pas eu d'enfants, qui s'en serait occupé ?

Elle cherche à tâtons ses lunettes. Elles doivent être dans la poche de sa blouse, et elle se rappelle : « Oh, la vieille, tu les as sur le nez ! »

Mais au moment d'ouvrir, elle reste un instant en arrêt. Que peut-il y avoir à l'intérieur ? Et elle se remet à rêver d'un voyage à la mer, un voyage pour deux. Cette enveloppe, c'est la mer qui l'appelle, le vol des oiseaux, le lointain qui fume, le chuintement des vagues, les coquillages qui bruissent...

... Ils ont pris le train. Ils viennent d'arriver sur la plage. C'est marée basse. L'eau doucement se retire, mettant à cru les sables, encore brodés du long dessin des vagues. Dans des flaques intouchées, où rien ne palpète, se réfléchit le ciel, un ciel pesant, alourdi de nuages à reflets bleu d'argent. Elle entend le bruit des mouettes, qui plongent à grands cris dans la houle et leur course, qui s'éteint en touchant l'horizon. Avec un calme de coton tout autour, et en elle. Le silence qui s'étale. Le vent du large trousse en fripon sa jupe, comme il avait fait autrefois. Elle rit, la retient de ses mains sur ses cuisses. Tout de même, à son âge... Son vieux est là, près d'elle, il lui dit...

— Mais ouvrez donc, la mère.

C'est un voisin de la cour d'à côté qu'a parlé.

De ses vieux doigts rouillés, tremblant un peu, elle déchire l'enveloppe et lit : « Bon pour une concession pour deux au cimetière de... »

L'homme se penche vers elle, lui murmure à l'oreille :

— On s'est tous cotisé. Un beau cadeau, n'est-ce pas ?

Alors, d'un coup, les larmes lui coulent au visage, des larmes salées, des larmes de mer...

Mais est-ce qu'on sait de quoi sont faites les larmes ?

L'homme la regarde :

— Soyez pas si émue, la mère, on vous aime tous, allez. C'est pour ça que...

Elle sort un mouchoir de sa poche, le porte à ses yeux. Et sourit :

— Oui, un beau cadeau.